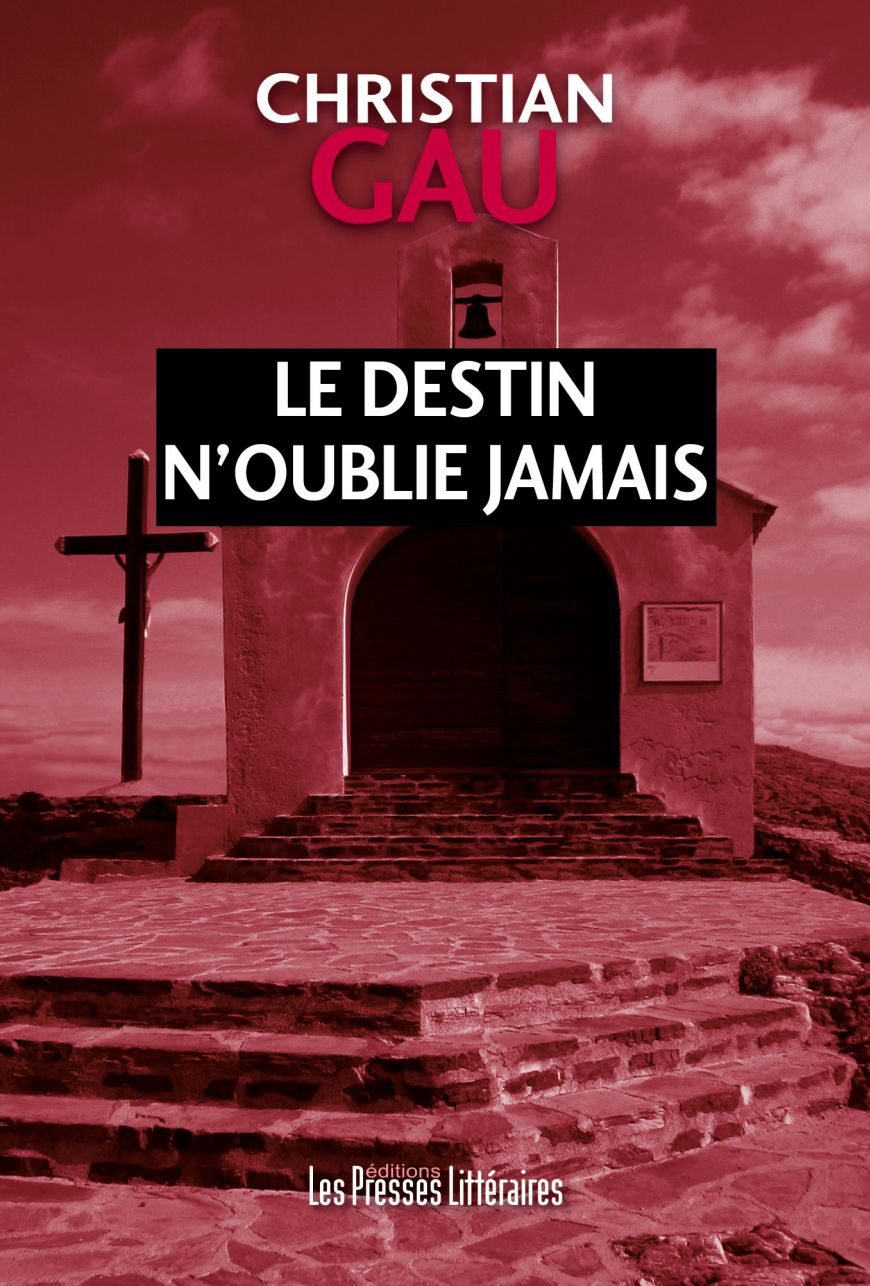




CHRISTIAN
GAU

**LE DESTIN
N'OUBLIE JAMAIS**

Les Presses Littéraires

LE DESTIN N'OUBLIE
JAMAIS

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
© Pixabay

ISBN : 979-10-310-1596-5
© Christian Gau – Les Presses Littéraires, 2025

CHRISTIAN GAU

LE DESTIN N'OUBLIE
JAMAIS

Les ^{éditions} Presses Littéraires

*« On rencontre quelques fois son destin
sur la route qu'on a pris pour l'éviter »
(Inconnu)*

À mes parents, mon fils, ma famille, mes ami(e)s présents ou partis

À Roger Ravel,

À Nelly Sueur, psychologue experte avec qui j'ai la chance d'intervenir pour des formations. Son professionnalisme et la simplicité de ses précieuses explications lui font faire l'unanimité auprès des gens qu'elle croise. Elle me fait l'honneur de rédiger la préface de ce roman-fiction.

À tous ceux qui font de leur mieux pour aider les autres, toutes professions confondues, souvent dans l'indifférence et parfois sous les crachats.

À toutes les victimes de la barbarie.

À Michel Saint – Loubert (médecin légiste à Carcassonne) parti trop tôt. Avec l'accord de sa famille, il poursuit sa carrière sous les traits du Docteur Michel Saint – Hubert.

À Emmanuel Goissaud (chroniqueur judiciaire à l'Indépendant Narbonne) disparu trop tôt. Lui aussi poursuit sa carrière. De son vivant, il m'avait inspiré le journaliste Emmanuel Barraud.

Méfions-nous de l'horreur, elle peut parfois ouvrir une brèche dans nos convictions les plus profondes...

Message personnel :

« Cette soirée d'horreur m'a permis d'accepter avec humilité la fragilité du pauvre être humain que je suis. Tu avais la vie devant toi et un salop (qui n'aurait pas dû être libre...) t'en a privée pour assouvir une monstrueuse pulsion.

Tu resteras au plus profond de moi, à jamais.

Repose en paix petite princesse ».

Christian Gau

PRÉFACE

La destinée humaine ressemble parfois à un jeu complexe et tragique.

Nous en ignorons souvent les règles et la fatalité qui rejoint la destinée peut aisément basculer dans l'horreur, c'est parfois l'enfance meurtrie qui nous guide vers cette confrontation fatale.

Jusque dans les années 80 « les grands commissaires » faisaient la une des journaux en résolvant de grandes affaires criminelles les flics de la PJ s'octroyaient honneurs et célébrité qu'ils se nomment Alphonse Bertillon Xavier Guichard, Marcel Guillaume, François Le Mouel, Robert Broussard ou encore plus près de nous Martine Monteil. Depuis il semble que ce soient les juges qui aient accédé à ces heures de gloire du moins dans l'imaginaire du commun des mortels juge Lambert dans l'affaire Grégory, Esperben dans l'affaire Cardon, Burgaud dans l'affaire d'Outreau etc.

Le juge « indépendant, loyal, respectueux de la loi, protecteur de la liberté individuelle et attentif à la dignité d'autrui » est en réalité un personnage théorique, qui existe surtout dans l'esprit du peuple. Mais, il existe, hors enquête, instruction et tout appareil judiciaire une personne qui fascine au plus haut point l'individu lambda c'est l'Auteur du crime.

Depuis la nuit des temps jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la commission d'une infraction à la loi n'a jamais suscité du corps social qu'une seule réaction de type individuel : La Punition de l'Auteur

Désir, pulsion, envie, volonté de vengeance n'ont, à présent, plus aucun droit d'entrée dans la parole face aux auteurs de crime, tout au plus accepte-t-on dans l'appareil judiciaire « les circonstances atténuantes » . Cette rage vive de meurtrir l'Auteur d'un tort fut un affect important et légitime de l'humain pendant des siècles, ainsi en allait-il de la loi du Talion : œil pour œil, dent pour dent !

L'Auteur du crime n'est que rarement perçu par l'opinion publique comme victime et pourtant...

Pourtant avant d'être auteur il est souvent primitivement victime de son destin, de cette fatalité, qui lui a infligé une profonde blessure.

C'est alors qu'advient une force pulsionnelle et émotionnelle puissante, qui prend racine dans cette douleur insupportable, cette blessure profonde, dont on ne voit pas comment on pourrait guérir autrement qu'en rendant la pareille à celui ou celle qui nous l'a faite. L'imagination d'une vengeance permet de transformer l'émotion intolérable en émotion agréable, il y a comme une obsession de réparer ce qui nous a si profondément offensé.

La volonté de justice est d'autant plus forte que la victime est vite oubliée dans les faits, comme expulsée de la mémoire et de l'Histoire car renvoyant à une faille de la justice, aux manquements de l'autorité, à la faiblesse de la société qui n'ont pu contrecarrer le crime...

Profondément éprouvée par l'acte monstrueux qu'elle a subi, chaque victime est en proie aux « conséquences psychiques et somatiques du traumatisme inaugural ». Elle souffre souvent aussi d'un sentiment d'incommunicabilité, due à une sidération psychique. L'expérience, les émotions vécues et leurs réactions sont tellement hors du commun, intense et inconnu, jusqu'à présent, que les mots sont difficiles à trouver pour décrire ce qui est vécu.

La colère se cuit et recuit par la pensée. Des stratégies de vengeance très habiles sont imaginées en

détail, par la victime qui souffre de ce qu'elle vit comme une injustice cela peut prendre des années ; mais pour survivre psychiquement à ce qu'elle aura subi elle cherchera plus tard la réparation que la société ne lui a pas accordée. La vengeance serait, croira-t-elle, le moyen d'en finir avec cette souffrance.

L'auteur nous entraîne dans une enquête palpitante menée de main de maître sous la houlette de Valérie Daguès et de ses collaborateurs. Une enquête dans laquelle on touche du doigt cette souffrance.

Une enquête policière réussie qui va aboutir incontestablement à la punition du criminel.

Et pourtant...

Nelly Sueur
(Psychologue)

Chapitre 1

Pour le meilleur et pour le pire.

Après l'arrestation des membres d'un important réseau criminel de blanchiment aux abords de la frontière espagnole, la presse s'est déchaînée contre l'État Français pour la faiblesse des moyens de lutte mis en place à cet endroit stratégique¹.

Comme ses collègues, Emmanuel Barraud, le truculent correspondant du Midi Libre à Perpignan, s'est joint à la fête. Ami de longue date des policiers de l'antenne du SIPJ, le Service Interdépartemental de Police Judiciaire local, il ne s'est pas privé de rendre public ce que la haute hiérarchie parisienne souhaitait cacher : une carence affligeante en personnels et moyens logistiques eu égard à la grande criminalité organisée autour de cette ligne imaginaire si convoitée. Sans compter la zone détaxée qu'offre le Perthus. Une autoroute des trafics naît

1. Voir dans la même collection « Le terminal des ambitieux ».

dans la plus pure tradition contrebandière. Déjà, le 13 juin 1817, une lettre adressée au Préfet de l'époque par le directeur des douanes des Pyrénées Orientales, mettait en évidence une activité généralisée dans certaines communes, dont Banyuls-sur-Mer. Visiblement, plus de deux cents ans après, le message n'était toujours pas arrivé dans les salons feutrés de la capitale...

Pensant à une fuite organisée par les flics locaux pour faire pression et avoir des effectifs accrus, une enquête interne fut ordonnée à l'Inspection Générale des Services. L'arrivée de cette police des polices n'annonce jamais rien de bon. Souvent, elle n'est autre que la perte d'un temps précieux, qui fait déjà défaut.

En revanche, cette fuite eut l'avantage de générer une vague qui balaya la presse nationale. Le ministre de l'Intérieur dut venir s'expliquer au journal de vingt heures. Soucieux de sauver les apparences du gouvernement à quelques mois du début de la campagne présidentielle, il fit une annonce inattendue : L'officialisation d'un changement important au SIPJ, avec la création à venir d'une DCOS, Division contre la Criminalité Organisée et Spécialisée, dirigée par un commissaire divisionnaire.

Lorsqu'un service naît ou se renforce, l'administration doit fournir du personnel. Une aubaine pour écarter ceux que l'on juge sensibles. Lisez : têtes brûlées, chiens fous, in-commandables et autres anti-moutons. À y regarder de plus près, force est de constater que ce type de service nécessite ce genre de profil. Lequel n'est inquiétant que pour la tranquillité des hiérarques et des trafiquants. Certes, toute justice à lui rendre, la haute hiérarchie n'a pas d'appointements avec le crime, mais ne déteste pas l'oubli dans lequel naît une quiétude propice aux carrières aussi confortables que routinières...

Valérie Daguès, chef de l'antenne du SIPJ de Perpignan décida donc de réunir ses plus proches collaborateurs, pour les informer de cette nouvelle.

« Bonjour à toutes et tous. La DCPJ, ah zut... J'ai promis à mon homme d'éviter les acronymes, donc je reprends. La Direction Centrale de la Police Judiciaire ne trouve rien de mieux que de nous envoyer les bœufs² pour découvrir l'origine d'une fuite vers la presse. Elle aurait révélé le manque de moyens, que je ne cesse de signaler par écrit chaque année. J'en déduis que dire la vérité est interdit pour un OPJ... Eh Mince, un Officier de Police

2. Bœufs : Prononcez « beu », diminutif péjoratif de la police des polices, communément appelés bœuf-carottes.

Judiciaire. Le plus haut degré d'assermentation pénale serait donc une prérogative qui engendre le mensonge.

– Un véritable sujet de philosophie pour le bac : « *L'assermentation induit-elle le mensonge ?* » reprit en riant son adjoint, le commandant Laurent Dalaval.

– C'est cela. Donc en ce qui concerne la création officielle de la DCOS, mince..., la Division contre la Criminalité Organisée et Spécialisée à Perpignan, nous sommes prioritaires pour l'intégrer, mais nous pouvons aussi demander des mutations. Rien n'empêche d'en parler entre nous. Transition toute trouvée pour attirer votre attention sur le fait qu'on va certainement être sur écoute...

– On joue un peu avec eux ou quoi ? coupa le commandant Rédouane El Arfi, chef du groupe Atteintes aux Personnes.

– Non, on laisse faire, tranquille. On ne les emmerde pas en espérant que ce soit réciproque.

– On ne peut empêcher les journalos d'écrire ce qu'ils veulent. Nos grands flics de Paris ont-ils déjà entendu parler de la liberté de la presse ? précisa Jeff alias Jean François Rémondi, dans un rire général.

– Trêves de plaisanterie, on continue à faire le job comme si on n'avait pas les bœufs au derche et la création de la division en cours. On traverse une période assez calme, pourvu que cela dure, donc chacun retourne à ses dossiers, tout tombera suffi-

samment vite. Allez roulez » conclut Valérie, tapant dans ses mains en guise d'ordre exécutoire.

Le groupe se leva dans le brouhaha habituel. Valérie l'interrompt :

« Oh oh oh... J'ai oublié de préciser, pour ceux qui sont candidats à une mutation à la DCOS, faites-moi un SMS, on remplira les papelars quand ils arriveront, lança-t-elle en patronne.

– Et toi ? demanda Laurent.

– Je dois en parler à Franck mon compagnon mais j'avoue être tentée.

– Tu perdras ton commandement. On dit que le commissaire divisionnaire Chappat du CCPD³ du Perthus a déjà accepté le poste de patron de la DCOS précisa-t-il.

– Alors, c'est bingo. Je retourne sur le terrain en larguant cette merde administrative et j'ai un excellent patron. Deux raisons d'y aller. Pour moi c'est oui, mais je verrai avec mon homme.

– Franky va te suivre, ajouta Redouane en quittant la salle.

– Laurent, tu restes, s'il te plaît, précisa Valérie.

3. Centre de Coopération Policière Douanière : Unité internationale comprenant des personnels des deux pays partageant la frontière sur laquelle il est installé. Le but est le partage des renseignements et bases de données.

– Yes, que puis-je pour toi patron ? demanda le commandant Dalaval.

– Ferme la porte.

– Je t'écoute.

– C'est toi qui as parlé à Manu Barraud de la merde dans laquelle on était ?

– Non, pas cette fois. La fuite de l'affaire de Saint Pierre de Chartreuse⁴, je l'assume même si j'ai été couvert par la juge Pasquier. Mais là, non...

– OK ta parole me suffit. Ce n'est pas moi non plus. Mais comme c'est un intime du service, on va nous le balancer à la gueule.

– La merde a été déclenchée par un autre journaliste que lui. Il a juste pris le train en marche pour dire ce qu'il savait déjà, pardon, pour ce que tout le monde savait déjà.

– Pas faux, sauf les chefs...

– Non, ils ne veulent pas voir parce qu'à Paris, on a tendance à tirer sur les facteurs de mauvaises nouvelles, donc on ne dit rien. Puisqu'on ne dit rien, les hauts responsables en déduisent que tout marche bien...

– Ok, je te laisse retourner à ton bureau » termina la chef.

4. Affaire de Saint Pierre de Chartreuse : Voir dans la même collection « L'homme qui semait la mort »

À quelques kilomètres de là, un peu plus tard dans la soirée, se jouait une tout autre scène. Une scène de crime. Deux des acteurs principaux ne le savaient pas encore, mais cette journée qui s'achevait, allait être leur jubilé. Alors que madame fermait le lave-vaisselle, monsieur monta prendre une douche avant de se mettre au lit.

Après soixante-cinq ans de mariage, le couple Correig s'entend toujours bien. Ils profitent d'une retraite longue et paisible permise par des finances qui sont loin de faire défaut. La maison en témoignait. Il faut dire que Lleo était Général d'armée et Edna haut fonctionnaire. Tous deux parents comblés par la naissance d'Iva, il y a soixante ans. Cadre supérieure dans le tourisme, elle fait leur fierté. Seule ombre au tableau, l'absence de petits enfants liée à l'homosexualité de la belle. Empreints de tolérance, ils accueillent la compagne de leur progéniture avec bienveillance.

Comme à l'habitude, Lleo enfila son pyjama et ses pantoufles en sortant de la salle de bains. Il gagna la chambre pour se mettre au lit avec un bon bouquin : Les mémoires d'un officier supérieur de l'armée sur la problématique de la loyauté envers ses chefs, dans le désaccord. Sacrée question éthique. Elle l'avait souvent tараudé durant sa longue carrière militaire.

Une fois le lave-vaisselle déclenché, Edna monta se démaquiller avant de se préparer pour aller au lit. Encore une belle journée de retraite. Elle entra dans les draps de soie. Quelle chance de se trouver à l'abri de tout, dans une si belle demeure. Pour conforter ce sentiment de quiétude, elle regarda longuement son vieux compagnon de route. Aspiré par son ouvrage il ne remarqua rien. Elle sourit. Le silence était total.

Personne ne vit la silhouette qui se faufilait dans la propriété. L'ombre ouvrit la porte de la bâtisse avec une clé. Guidée par la lumière, elle monta à l'étage, traversa le couloir sans faire plus de bruit qu'un chat. Soudain, elle bondit dans la pièce, une arme à la main, brisant la quiétude ambiante :

« Pas un geste lança une voix d'homme s'échappant du visage cagoulé.

– Qui êtes-vous ? Prenez ce que vous voulez, lâcha Lleo.

– Tu sais pourquoi je viens, vieil homme ?

– Oui, l'argent est dans le coffre, prends tout voyou !

– Ce ne sera pas assez, je le crains. Il va falloir qu'on parle un peu si tu veux que j'épargne ta fille Iva. Très jolie femme, belle voiture, belle compagne, bref tout pour elle.

– Pitié, pas ma fille ! C’est moi qui ai l’argent, prends tout, mais pas ma fille supplia l’homme.

– Pitié pour notre fille, prenez l’argent on ne dira rien, compléta la femme.

– Toi, ferme là, tu ne sais rien, cria l’homme cagoulé.

– Vous voulez notre argent, prenez-le, je vous ouvre le coffre. Prenez tooouuut... hurla Edna, terrorisée.

– Avant, ton mari et moi allons avoir une petite discussion, devant toi. Redresse-toi, pour t’asseoir à côté de lui. Et toi au premier mauvais geste je te plombe, ta femme et ta fille suivront. OK ?

– OK, ok, Je ne tenterai rien.

– Alors, écoute-moi bien attentivement » ordonna l’inconnu.

La chambre fut le témoin d’un huis clos qui dura plus d’une heure. Au bout de ce long, ce très long temps, deux coups de feu presque discrets, claquèrent simultanément. Le couple s’effondra, l’un contre l’autre. Unis dans la vie, comme dans la mort. Pour le meilleur et pour le pire, comme le dit l’expression consacrée. Seul témoin de ce qu’il se passa dans cet espace-temps, le cagoulé contempla la scène en penchant doucement la tête d’un côté et de l’autre. Comme pour l’apprécier sous divers angles.

L'homme ganté se promena dans la pièce, vida le coffre dont on lui avait donné la combinaison, et rangea ses affaires. Il resta encore et encore dans la chambre puis partit en éteignant la lumière. Après avoir refermé le verrou de l'entrée, le tueur déposa la clé sous le pot de fleurs à côté de la porte. À présent, dans la belle demeure, seul le lave-vaisselle perturbait le bien nommé silence de plomb qui s'était invité.

Le lendemain matin, comme chaque jour, le téléphone sonna dans la belle bâtisse catalane. Cependant, contrairement aux habitudes, la douce musique traversa une maison où personne ne réagit. Elle se tut, pour mieux recommencer un peu plus tard. Puis encore, et encore. Sans plus de résultat. Vers midi, une grosse Audi stationna devant la belle demeure. Une femme coquette, la soixantaine, ouvrit avec ses clés. Après quelques appels dans le vide, elle monta à l'étage. La voisine entendit des hurlements. Elle se précipita trouvant la belle figée devant la terrible scène de crime dont ses parents étaient le centre. Un tableau glaçant. La femme l'écarta de la porte pour l'asseoir hors de la terrible vue, et composa le 17.

Le téléphone interne du commandant Laurent Dalaval sonna :

- « Commandant Dalaval, bonjour.
- Bonjour, Laurent c'est Duroux.
 - Que puis-je pour toi ?
 - On a deux cadavres dans une maison de richousses au 34 avenue des Anciens Bataillons sur Perpignan. L'équipe police secours a tout gelé et on a un Officier de Police Judiciaire sur place.
 - 34 avenue des Anciens Bataillons ?
 - C'est ça, c'est en allant vers Canet, après le Clos Banet.
 - Merci, on est parti » termina Laurent en racrochant.

Immédiatement, il appela Valérie Daguès, quelques policiers et l'Identité Judiciaire. Tous gagnèrent les lieux dans un spectacle son et lumière, qui arracha les habituels sarcasmes aux anti-flics croisés sur le chemin : « *Ceux-là, ils seront pas en retard à l'apéro, bande de Cowboys* ».

Effectivement, ils ne furent pas en retard pour le buffet froid. Les lieux étaient bouclés par la classique tresse. Après un échange de signe de la main en passant devant le policier présent au portail, les équipages débarquèrent. Les six techniciens de l'Identité Judiciaire commencèrent à sortir l'imposant matériel. Valérie se rendit à la rencontre d'un policier en civil qui se tenait à l'entrée. Il entama :

« Bonjour commissaire.

– Bonjour, qu'est-ce qu'on a ?

– Un couple de personnes âgées, les époux Correig, environ quatre-vingt-dix ans, riches, sans histoire, assis en pyjama dans le lit, chacun une balle dans la tête. Je vous laisse aller voir et me dire ce dont vous avez besoin. La scène a été découverte par la femme là-bas. C'est leur fille unique, Iva Correig, célibataire, sans enfant. Une ambulance et un médecin arrivent pour la prendre en charge. Elle m'a dit que comme ses parents ne répondaient pas au téléphone, elle est venue, a ouvert avec ses clés, et a découvert la scène. Une voisine a entendu des cris, s'est précipitée et voyant la scène elle a appelé le 17. C'est la dame âgée qui est assise dans la voiture banalisée avec mon équipier.

– Merci. Vince, je te laisse voir avec ton équipe. Le procureur vous a dit quoi ?

– Que vous l'appeliez avant de partir.

– Merci, personne ne monte. Les autres, faites le tour du voisinage, des fois qu'on ait d'autres témoins. Rédouane, je te laisse faire un ratissage de la propriété. Puisque la voisine vous a tout raconté, faites-la accompagner au commissariat pour une audition, comme ça, je garde mes gars sur place. Mais avant, quelqu'un de l'IJ va lui faire un tamponnoir de poudre sur les mains, comme à la fille d'ailleurs.

– Vous ne pensez quand même pas qu'elle les a fumés ?

– Non, bien que je ne crois rien, mais ce sera fait. Comme ça, l'avocat du ou des tueurs ne nous fera pas chier, alors que si ça manque ce sera le bordel... On démarre bien sûr dans le cadre de la flagrance.

– Ok, je lui expliquerai. J'ai pris la liberté d'appeler le médecin légiste, histoire de gagner du temps. Dès qu'on a pris le numéro de procédure, je vous fais un SMS.

– Super merci, laissez-moi une patrouille de chez vous ou de la police municipale à l'entrée » souffla la commissaire en mettant ses surchaussures plastiques.

Alors qu'un policier commençait à prendre en charge les tamponnoirs, vêtus de surchaussures plastiques, elle monta les escaliers en enfilant des gants latex. En première position, Sylvie Dupin, l'adjoite de l'Identité Judiciaire filmait les lieux, pour ne pas en perdre une miette. Son mari Vincent dit Vince, responsable de ce service de pointe la suivait pas à pas. Mariés dans la vraie vie, ils faisaient une redoutable équipe de techniciens en identification criminelle. Les trois progressèrent lentement. Une fois arrivés à la porte de la chambre, la scène de crime apparut. Vince resta immobile de longues minutes, comme perdu dans le vague. Personne ne

parla, pour éviter tout commentaire sur la vidéo de fixation de la scène de crime. Sylvie balayait lentement la pièce, le film consignait chaque détail. Le technicien leva la main vers son épouse. Elle stoppa la vidéo et baissa la caméra :

« Alors ? demanda la commissaire Valérie Daguès.

– Le ou les auteurs ont éteint la lumière en partant. Même si des choses sont renversées en bas et le coffre ouvert, il y a eu autre chose.

– Comment tu sais que la lumière a été éteinte ?

– Ils sont assis, il y a un livre ouvert entre les deux corps, et des lunettes sur le dessus-de-lit. Tu lis dans le noir, toi ?

– Pas faux, alors ?

– Alors y a quand même du sang froid, enfin chez les auteurs évidemment.

– Je te suis pas trop, lâcha Valérie.

– Pour moi, le couple a été surpris au lit, menacé avant d'être abattu.

– Un cambriolage à domicile ?

– Bizarre, ils n'ont pas été sortis du pieu, ni violentés comme c'est souvent le cas. Tu sais mieux que personne que même quand les victimes collaborent, les gars mettent un coup de pression d'entrée. Là, tout est rangé dans la chambre, certes le coffre-fort est ouvert, mais la scène ne montre pas de violence alentour, précisa Sylvie.

– Pas de bagarre, pas de casse, pas de coups apparents, rien. Troublant... poursuivit Vincent Dupin.

– Effectivement.

– Je sais pas quoi mais y a un truc qui cloche. C'est l'impression qui m'envahit en tout cas.

– Laisse-toi envahir mon chéri, c'est là que tu es le meilleur » reprit Sylvie Dupin à l'égard de son mari.

Il leva la main et Sylvie enclencha de nouveau la vidéo. Il en fut de même dans toutes les pièces. La prise d'images dura environ une heure. À l'issue, Vincent Dupin, fit venir ses techniciens et leur assigna les tâches. Deux médecins légistes arrivèrent pour les levées de corps. Là encore, le temps ne comptait plus, comme disparu pour faire place à l'efficacité. Les constatations durèrent pratiquement toute la journée.

Chapitre 2

Naissance d'une énigme.

De retour au service et malgré une longue journée de constatations, une réunion s'imposait pour mettre la situation à plat, définir les hypothèses de travail et le rôle de chacun.

Devant sa garde rapprochée, la commissaire Valérie Daguès prit la parole :

« Bien, je crois qu'on a bien bossé et surtout que le maximum d'éléments et d'indices ont été rentrés, comme on dit. On va faire un point et on verra, comme d'habitude, les hypothèses qui vont s'imposer. Honneur aux victimes. Rédouane, on t'écoute.

– Lleo Correig né le 05/12/1932 à Barcelone, ancien général dans l'armée et sa femme Edna Correig née Barnils, le 06/11/1933 à Barcelone également, ex-haut fonctionnaire, sans autre précision. La témoin qui a découvert les faits est leur fille, Iva Correig née le 20/09/1961 à Barcelone.

Sans enfant, elle est cadre supérieure dans le tourisme, en couple avec une femme dont on ne sait encore rien. Elles vivent ensemble 175 avenue de la Méditerranée à Argelès-sur-Mer. Voilà, pour les personnes. En regardant les relevés de compte, ils étaient blindés de chez blindés. Plus de trente mille euros sur le compte courant, assurances vies, etc.... La maison de la fille est à eux, comme plusieurs appartements dans des stations balnéaires, Collioure, Port-Leucate, Barcarès...

– En gros, avec leur mort, la fille touche le jackpot, coupa Jean-François Rémondi.

– C'est cela. On va faire l'inventaire avec la fille quand elle ira mieux, afin de voir ce que le coffre pouvait contenir. Ils n'ont jamais fait parler d'eux, inconnus des fichiers. Hormis la maison, qui montre des signes d'aisance, ils n'étaient pas trop démonstratifs. Une seule petite voiture dans le garage, une Polo, termina Rédouane.

– Merci Red. Tu entends la fille quand ? demanda la commissaire.

– Demain après-midi, quatorze heures trente.

– Bien, je serai là pour entendre la compagne. Sylvie, tu restes avec Red pour tes compétences en identification criminelle, des fois que l'audition entraîne certains prélèvements particuliers ou questions sur la scène de crime. Avant que la compagne ne reparte, tu liras également son audition pour les mêmes raisons.

– Bien, répondit Sylvie.

– Jeff, tu as géré la perquisition de la maison après les prélèvements, on t'écoute, lança la commissaire.

– Le plan de la maison sera fait par l'Identité Judiciaire de Vincent pour placer les prélèvements et autres photos. On a trouvé de nombreux actes de propriétés, comme le disait Rédouane, des relevés de compte à vous donner le vertige. Par contre, je suis assez surpris d'une chose que je trouve inhabituelle...

– Vas-y, lance-toi coupa la commissaire Daguès.

– Eh bien pour un général à la retraite il n'y a rien sur sa carrière. Ni photos, ni diplôme, ni médaille ni rien...

– Mais c'est vrai dis donc, continue poursuivit la patronne.

– Je trouve cela bizarre. On n'a pas trouvé d'ancien uniforme, que dalle.

– Ils sont de quelle nationalité, Rédouane ? interrogea Valérie.

– Espagnole de par la naissance, pardon j'ai oublié de le dire, il était dans l'armée espagnole, répondit le commandant El Arfi.

– S'il a arrêté dans les années 70, c'était sous Franco. Une piste à exploiter, tu t'en occupes, ordonna Valérie à Redouane qui acquiesça d'un mouvement de la tête.

– J’ai pas encore tout regardé dans les papiers, donc je vous ferai un point plus tard. Enfin, voilà ce qu’on a jusqu’à présent, termina Rémondi alias Jeff.

– Merci Jeff, Bob le ratissage extérieur et les voisins, ça donne quoi ?

– On ne trouve rien de bien concluant. Quelques traces de pas dans la pelouse, rien de « moulable » d’après Sylvie. Certainement une pointure 43, je parle sous ton contrôle, Vincent.

– Exact, 21 centimètres de long, on ajoute 12 et on a la pointure, donc 43. En revanche, cela permet de dire que, si ces traces sont celles d’une personne en relation avec les crimes, elle semblait seule précisa Vincent Dupin.

– Merci Vince, je continue donc. Dans la terre du chemin bordant la propriété, au pied du mur où conduisent les traces, on a une marque de pneu de vélo avec crampons. On voit nettement qu’il est arrivé par la ruelle et on devine une trace qui laisse penser qu’on l’a retourné pour rebrousser chemin...

– On devine une trace coupa Valérie ?

– Oui, on voit une trace de ripage, j’allais vous en parler à mon tour, mais puisqu’on y est, voilà la photo pour faire passer, précisa Vincent Dupin.

– Donc, si les traces appartiennent à l’auteur, il se peut qu’il soit arrivé seul et à vélo, c’est bien cela ? demanda la commissaire.

– Oui, oui, on a également trouvé un trousseau

de clés sous la poterie vers la porte d'entrée. Je laisse à Vincent le soin d'en parler. C'est tout pour moi, termina Bob.

– Merci Bob. Vincent, parle-nous de ce trousseau, s'il te plaît, demanda la commissaire.

– Bien, lors de sa découverte sous la potiche, les gars nous ont appelés. Sachant que la fille a dit qu'elle a ouvert avec sa clé et en l'absence d'effraction, on a fait des tamponnoirs à poudre sur toutes les clés ? On les a essayées et l'une d'entre elles ouvre la porte d'entrée...

– Pour ? s'impatienta la commissaire.

– Eh bien Sylvie a émis l'hypothèse que l'auteur avait pu s'en servir pour refermer après le meurtre...

– T'es allée chercher cela où, Vivi ? demanda Redouane avec le sourire.

– Quand je filmais la scène de crime avec Vince et Valérie, on a vu que la lumière de la chambre était éteinte et que les gens étaient assis au pieu. Entre eux, il y avait les lunettes de l'homme et un bouquin. Le ou les auteurs ont donc éteint la lumière. Avec une porte fermée, en l'absence de trace de pesée et d'effraction sur toutes les ouvertures, il se peut que notre ou nos tueurs aient refermé les lieux. S'il y a eu contact entre un individu lié au crime et les clés, il peut y avoir des résidus de poudre...

– Seulement si c'est notre tireur ? coupa Valérie.